[Interview] Jean Lambert-wild :« Avec générosité et amitié »

Au fond d'une piscine avec son lit, ou en train de cuisiner des drapeaux français… Intégré dans un jeu vidéo, moulé dans une combinaison remplie de confiture, ou flottant en apesenteur… En matière de performance, on peut dire que Jean Lambert-wild, actuel directeur de la Comédie de Caen, a tout fait. Excitant, en ce cas, qu'il s'attaque à En attendant Godot, pièce qui fut très galvaudée, au fil de mises en scène illustratives. On le rencontre après une représentation à l'issue de laquelle il a pris la parole en faveur des intermittents, qui « travaillaient dans les coulisses », et du statut des Centres dramatiques nationaux. Artiste à poigne, et homme en incertitude constante : cocktail stimulant a priori.

Vous êtes attaché depuis longtemps à la transmission des mythes. Lorsque vous lisez *En attendant Godot*, des mythes enfouis surgissent-ils à votre regard ?

Jean Lambert-wild : Oui, il y en a beaucoup. Il y a deux mille ans d'Occident dans Samuel Beckett. On trouve le mythe des Deux Larrons, le mythe d'Œdipe… Mais pour ma part, c'est l'humanité qui réside dans le texte qui me plaît le plus. C'est une écriture de la dignité, et de la réconciliation, que l'homme peut avoir avec lui-même. Le mythe qui n'est pas éteint, c'est que nous pouvons nous tenir debout.

Dans le spectacle, on a l'impression qu'il y a différents plans de jeu, que les comédiens jouent au fond, puis avancent jusqu'à très au bord du plateau, pour arriver à la pure frontalité. Vous êtes-vous servi des codes du clown, pour trouver ces différents plans ?

Jean Lambert-wild : Bien évidemment. On sait que Beckett adorait le burlesque, le cabaret… On pense qu'il est parti de Footit et Chocolat, un duo de clowns du début du siècle, fameux, pour créer **Pozzo** et **Lucky**. C'est présent. Et c'est une question qui m'intéresse. J'ai déjà mon clown, que j'utilise ici… D'autre part, la difficulté, pour nous quatre, est de faire connivence. Et pour ça, en effet, nous travaillons sur différents plans, qui sont davantage des codes que des espaces. On peut passer du burlesque à la comédie, à l'absence, à la pure douceur… Tous ces codes fonctionnent, et créent au bout d'un moment de l'émotion. Lorenzo Malaguerra, qui cosigne la direction avec moi et Marcel Bozonnet, a trouvé une phrase formidable. Il a dit à un moment : « C'est Feydeau à Auschwitz ! »

Votre clown, ce personnage au pyjama rayé, comment l'avez-vous trouvé ?

Jean Lambert-wild : Sans doute comme on trouve son clown, par hasard, ou parce qu'il y avait quelque chose de moi qui était mûr pour sortir. Puis je lui ai trouvé sa typologie, de mouvements, de gestes… C'est un clown qui a une grande variété. Il peut être un clown triste, un auguste, un sévère, un paillasse…

Vous aimez également les rituels. Et dans votre ouvrage *Demain le théâtre*, vous parlez beaucoup d' « incertitudes » à mettre à jour. Y a-t-il, dans votre mise en scène, un rituel pour découvrir une incertitude ?

Jean Lambert-wild : Au théâtre, il y a toujours un rituel : **le mystère de l'acteur**. Qu'est-ce qui fait qu'il produit autant d'émotion, et qu'il est capable d'incarner celle-ci ?... Le rituel, c'est comment amener l'acteur à ça. Pour ma part, je crois qu'il n'y a qu'un seul moyen : la générosité et l'amitié. Pas facile de les obtenir et de les conserver.

Au départ, sur *En attendant Godot*, avez-vous été tenté de recourir à la technique la plus moderne, comme vous faites le plus souvent ?

Jean Lambert-wild : Non. Je m'intéresse à la technique moderne à partir du moment où elle permet d'amplifier des motifs. Là il n'y avait pas de nécessité. Il y a plein d'astuces. Mais la belle technique, c'est celle qu'on ne voit pas. C'est vrai que par rapport à d'autres spectacles que j'ai faits, ici la scénographie est plus dépouillée. Mais il y a également les techniques d'acteur : le phrasé « à la française », par exemple, de Marcel Bozonnet. Je l'utilise dans mon Lucky. Il permet de poser distinctement tous les mots en allant très vite…

J'avais lu dans *Demain le théâtre* que vous utilisiez la technique moderne pour faire émerger les derniers dieux-compagnons, qui suivent nos solitudes. Ici, ces dieux ne seraient-ils pas déjà contenus dans le texte de Samuel Beckett ?

Jean Lambert-wild : Hum… Sans doute. Son écriture est belle car elle est chargée des fantômes de l'histoire. Ca n'est pas une absurdité, c'est quelque chose de très concret. Qui n'a pas forcément besoin d'être accompagné de façon excessive.

Dernière chose : y a-t-il une date de prévue pour la fin de l'Hypogée ?

Jean Lambert-wild : Il n'y a pas de date, par contre il y a un événement de prévu. On peut l'imaginer assez simplement.

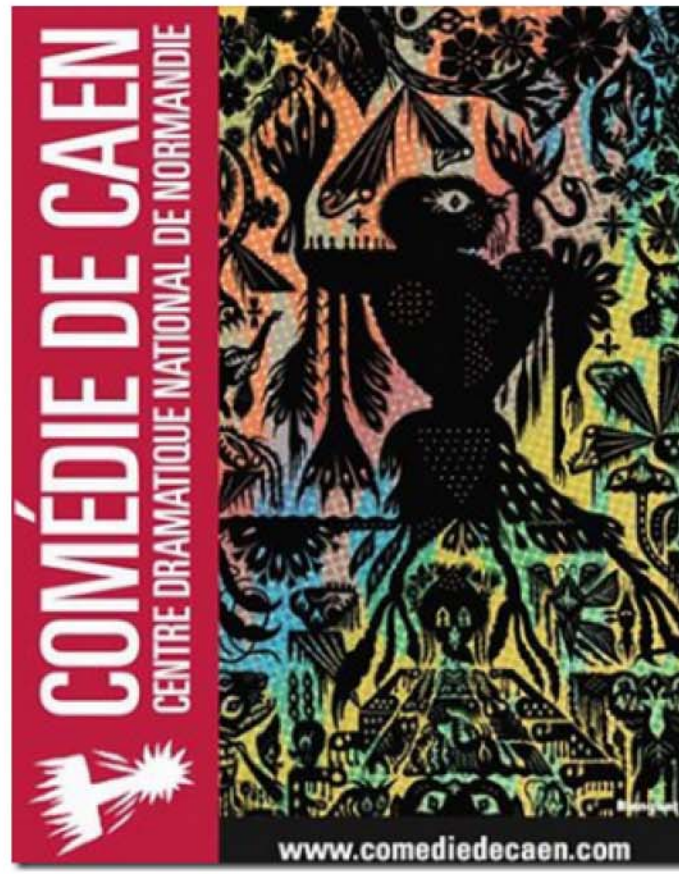
Une rétrospective ?

Jean Lambert-wild : Non, c'est contenu dans le terme de ce qu'est une hypogée*. Je suis en train de la construire, cette œuvre. Après, comme je suis assez stoïcien, j'estime qu'il y a un moment où, quand la chose –l'œuvre- est faite, il faut savoir s'arrêter. Il y a plusieurs moyens pour ça. En tout cas, le silence prévaudra, quand j'aurai terminé.

*le descriptif des spectacles qui composent l'Hypogée sont visibles ici

Visuels : © Tristan Jeanne-Valès

Caen : « Godot » habité, clowns à féliciter



D'une finesse extrême: tels sont les discrets décalages clownesques insérés par Jean Lambert-wild -et ses collaborateurs, Lorenzo Malaguerra et Marcel Bozonnet- au sein du classique de Samuel Beckett. Deux acteurs d'origine africaine pour incarner Vladimir et Estragon ? Ce n'est qu'une des originalités -déjà tentée par d'autres, de surcroît- de sa mise en scène, pleine d'audace pas gratuite, qui fait du bien au texte.

[rating=4]

Souvenez-vous: dans le second acte d'*En attendant Godot*, célébrissime pièce écrite en 1948

par Samuel Beckett, le vagabond **Vladimir** est le seul à n'avoir pas oublié le déroulé de la journée précédente. L'attente devant l'arbre au soir en compagnie d'**Estragon**, les idées de suicide, la venue de Pozzo et de son domestique Lucky, le garçon qui vient annoncer que Godot ne viendra pas... Seul, il s'en rappelle. De façon subtile, le temps d'une ou deux scènes, Jean Lambert-wild met en lumière cette idée, et ce faisant, nous éclaire et éclaire le texte. Ne nous laissant pas à la fin, et on le remercie, dans la très très déplaisante situation, absolument pas (plus ?) drôle, du « on a fait tout ça pour rien, tout est pareil à la fin ».

La richesse de sa mise en scène réside dans les décalages qu'il opère. Dans une mise qui correspond bien à l'idée qu'on se fait de la pièce -arbre presque mort, terre noire sur le sol, prises de bec entre les deux larrons- il introduit des **actions clownesques qui font du bien**. Des gags se créent: le chapeau de Vladimir qui s'éclaire ; la chaussure d'Estragon pleine de poudre blanche ; et surtout l'entrée de Pozzo et Lucky, dans le premier acte. L'un incarnant un Monsieur Loyal dur, goguenard et virevoltant -formidable Marcel Bozonnet, à la voix puissante et au corps expressif- et l'autre, un clown piteux tenu au bout d'une corde longue longue longue, arborant visage blanc, chapeau rouge, et se laissant gagner par une folie communicative lorsqu'il se met à « penser », dans une tirade d'anthologie que vous avez tous en tête. A préciser: c'est Jean Lambert-wild lui-même qui joue ce drôle, avec un amour marqué pour les mots qu'il prononce (lisez notre entretien). Ces deux zigues s'introduisent dans l'espace tristounet et y font des ravages.

Elle prend son temps pour faire advenir les choses, cette mise en scène. Et on s'en émeut. Pour réaliser son morceau de bravoure, chaque protagoniste, le moment venu, se retrouve, après un long parcours, au premier plan, en bord de plateau, à deux pas des spectacteurs. Livré à tous les regards, comme un clown. Lucky y exécute son discours, Pozzo s'attriste de sa situation, Estragon –excellent Fargass Assandé, comédien d'origine ivoirienne- y joue la scène des « cariatides », extrêmement réussie, et pour finir, Vladimir digresse sur l'oubli général des événements, à la merci du temps qui les avale. A ce moment, proche de la fin, son interprète, Michel Bohiri, lui aussi ivoirien, apparaît prodigieux. Puis vient « le garçon » -incarné... par une fille, Lyn Thibault- qui annonce qu'une fois encore, Godot ne viendra pas. En face de lui, Vladimir s'alarme. Il ne veut pas que la journée soit oubliée, cette fois. Il insiste. Tout à coup, on croit sortir de Samuel Beckett, et retrouver quelque chose d'actuel. De **presque réaliste**. Les mains qui se tendent, parfois, qui supplient… Tout se justifie. Et la pièce elle-même émeut, et ne nous laisse pas sur le bord de la route. Godot est toujours absent, Jean Lambert-wild est venu. Tant mieux : c'est surtout lui qu'on attend toujours avec impatience.

En attendant Godot de Samuel Beckett, un spectacle dirigé par Jean Lambert-wild, Marcel Bozonnet et Lorenzo Malaguerra, avec Fargass Assandé, Michel Bohiri, Marcel Bozonnet, Jean Lambert-wild et Lyn Thibault.

Visuel: En attendant Godot, 2014 © Tristan Jeanne-Valès

Visuel Une: © Comédie de Caen

-